est, en effet, tout différent : il faut soit délivrer à la partie versante une quittance d'un montant inférieur à son versement (ou encaisser sans donner quittance), soit ne faire entrer en caisse qu'une partie de ce qu'on reçoit. Or, on ne relève aucune allusion à des manœuvres de ce genre dans le plaidoyer de Cicéron ; Fonteius questeur est toujours représenté comme exerçant des fonctions de payeur. C'est en quelque sorte une contre-épreuve en faveur de notre hypothèse.

Certes on risquerait de se tromper lourdement en voulant transposer dans l'antiquité nos méthodes de comptabilité. L'exemple de Niebuhr, qui s'y est laissé prendre, est bien fait pour nous en avertir. Trop de différences, ne serait-ce que dans la manière de chiffrer et de compter, nous séparent des Latins pour que nos techniques actuelles puissent nous être d'un grand secours dans la compréhension des pratiques en usage à Rome.

Mais il y a des nécessités qui s'imposent à tous les comptables, par exemple celle de justifier leurs opérations par des documents formant témoignage. C'est parce qu'ils ont le sentiment, en quelque sorte intuitif, de ces nécessités et de ce qu'elles imposent que des professionnels peuvent venir en aide aux latinistes dans l'interprétation des textes mettant en jeu leur spécialité.

Pierre JOUANIQUE.

---

## IV

## A PROPOS DE CIC., *DIV.*, 1, 56, 127

PAR LE R. P. DE RAVINEL
Professeur au Scolasticat, Maison Saint-Michel, Laval

SOMMAIRE. — *Dans ce passage*, primum quidque replicantis *n'a rien à voir avec le retour cyclique des événements et ne désigne que le déroulement des faits.*

Dans un passage du *De diuinatione* (1, 56, 127), Quintus invoque en faveur de la divination l'argument que peut fournir le déterminisme. Bien que l'homme, dit-il en substance, ne puisse, comme Dieu, connaître l'enchaînement universel des causes et prévoir ainsi infailliblement l'avenir, il peut cependant — à supposer que le déterminisme soit vrai — « pressentir les faits à venir au moyen de certains signes révélateurs de ce qui les suit » : *Relinquendum est homini ut signis quibusdam consequentia declarantibus futura praesentiat.* Et Quintus en donne la raison : *Non enim illa* (consequentia) *quae futura sunt subito existunt, sed est*

*quasi rudentis explicatio sic traductio temporis nihil noui efficientis et primum quidque replicantis* : « Ces faits-là en effet, qui doivent arriver, ne surgissent pas soudain à l'existence, mais il en est d'eux comme d'un cable qui se déroule : le temps s'écoule, qui ne crée rien de nouveau et... » Ici se pose un problème d'interprétation.

M. St. Pease (*M. Tulli Ciceronis de Diuinatione Liber primus*, The University of Illinois, 1920) semble, d'après une note, comprendre quelque chose comme « ... qui ne crée rien de nouveau, mais répète les mêmes événements », un peu comme chez nous Leclerc (Paris, Lefèvre, 1821) : « ... ce n'est rien de nouveau, ce n'est qu'une éternelle répétition », ou Nisard (1852) : « ... ce n'est rien de nouveau, c'est la répétition continuelle des mêmes événements » ; M. St. Pease critique, en effet, les mots *primum quidque replicantis* comme inexacts et peu adaptés à l'expression du retour cyclique[1]. Son interprétation était en germe à la fin de la note précédente, où, après avoir donné une bonne explication de *nihil noui*, il se demande s'il n'y aurait pas là aussi chez Quintus une allusion au retour cyclique des Stoïciens[2].

Mais de quoi s'agit-il en réalité? et quelle est l'image que Quintus avait à l'esprit?

Dans le texte : *traductio temporis nihil noui efficientis et primum quidque replicantis*, il est clair d'abord qu'il ne peut y avoir opposition de sens entre les deux expressions réunies par *et* : une opposition demanderait, sinon *sed*, ni même forcément *autem* ou *uero*, du moins la parataxe. Point d'opposition donc, ni entre « nouveau » et « ancien », un ancien qui se répéterait, encore moins entre « déroulement » (*traductio*) et réenroulement (*replicantis*).

Examinons, en effet, d'abord de plus près le sens de *replicantis*. Sans doute le préfixe *re-* peut exprimer le retour de l'action énoncée par le verbe simple, la répétition (*canto, re-canto*), et *replico* a souvent le sens de « replier ». Mais il peut exprimer aussi l'action inverse de celle énoncée par le verbe simple (*uelo, reuelo*) et signifier « déplier », « dérouler » (*plico, replico*). C'est le sens qu'il faut choisir ici, ne serait-ce qu'en raison de la présence de *et*, en sorte que *replicantis* va dans le même sens non seulement que *traductio*, mais encore que *explicatio* (bien loin de lui être opposé comme le pensait St. Pease). Ce sens est courant, et même le seul classique ; *replicare* est même le mot technique de la lecture des *uolumina* : *replicare memoriam temporum* (*Leg.*, 3, 14, 31), *an-*

1. « The figure of uncoiling (*explicatio*) and coiling again (*replicatio*) is an inexact and ill adapted one to convey the idea of a cyclic or even of an eternally series of actions. »

2. « *Nihil noui* : that is, nothing the occurrence of which is independant of and out of causal sequence with what has preceded. Or is there also, perhaps, a hint on the part of Quintus at the Stoic doctrine of cyclic change and repetition? »

*nalium memoriam* (*Sul.*, 9, 27). Et Gaffiot, qui cite ces exemples, commente très exactement le sens de notre passage : « faire apparaître en se déroulant[1] ».

Il apparaît donc qu'il n'est question dans le texte de Cicéron ni de répétition, de retour cyclique, ni de ce réenroulement qui traduirait tout à fait mal, nous l'accordons bien volontiers à M. Pease, l'expression de ce retour. Il y a *déroulement* ! Mais de quoi?

*Primum quidque* n'offre aucune difficulté : l'expression marque (cf. Ernout-Thomas, *Syntaxe latine*, n° 220 c) la succession : Cic., *N. D.*, 3, 3, 7 : *primum quidque uideamus*, « voyons chaque point successivement » (= chaque point à mesure qu'il se présente). Nous avons donc ici : « ... le temps qui ne crée rien de nouveau et dévide les faits l'un après l'autre ». *Primum*, s'il apporte une idée de priorité, ne se réfère nullement au passé, idée de passé qu'entraînent fatalement celle — fausse en l'occurrence — de répétition, et aussi une confusion sur le sens de *nouus* : on lui donne inconsciemment le sens de *recens*, « nouvellement apparu », alors que (St. Pease l'indique très bien dans la première partie de sa note) il désigne ce qui n'aurait pas d'antécédent : est vraiment « neuf » ce qui n'est pas conditionné antérieurement[2].

Du coup, toute contradiction s'évanouit; l'image employée par Quintus et sa pensée sont parfaitement cohérentes : tous les faits se tiennent comme les différents « moments » d'un câble enroulé ; les faits à venir préexistent pour ainsi dire dans leurs causes ; ils apparaissent successivement au fur et à mesure du déroulement du câble, et leur apparition successive permet de pressentir plus ou moins ceux qui les suivent. Une autre image vient d'ailleurs plus loin (128) corroborer ce sens, en réponse à une objection : les faits à venir sont contenus en

1. Un cas analogue semble fourni par Liv., 27, 47, 10 avec *reuoluo* : *per tortuosi amnis sinus flexusque cum errore* iter r*euoluens haud multum processisset*... (le texte n'est pas sûr, mais c'est celui qu'ont adopté Riemann et Weissenborns) : *iter reuoluens* ne signifie pas « revenant en arrière », comme le veut Riemann (la chose est invraisemblable pour qui suit un fleuve, malgré ses méandres), mais « déroulant sa marche » : « et comme il déroulait sa marche à l'aventure par les courbes et les méandres d'un fleuve sinueux, et n'avait pas beaucoup avancé... ».

2. Nous avons relevé plus haut l'erreur de Leclerc et de Nisard ; Golbery escamote la difficulté : « ... un cable qui se déroule sans jamais rien amener de nouveau » (Panckouke, 1837 ; cf. Garnier, 1874). La traduction de M. Appuhn (Garnier, 1936) est meilleure : « ... un cable qui n'amène rien de nouveau, mais développe ce qui était auparavant », mais « était » est amphibologique : « existait »? oui, dans ses causes, mais hors du temps actuel : cf. *tempore absunt* (*infra*, 128). Dans une note, M. Appuhn reproche à Cicéron une formulation trop rigide du déterminisme, qui ne correspond pas à la réalité ; mais il ne faut pas oublier que c'est Quintus qui est censé la formuler et que Marcus réfutera le déterminisme au livre 2 (7, 18-19 et 8, 20-22). — Quant aux dictionnaires, Freund donne la même traduction que Nisard ; et Benoit-Goelzer, surtout par une erreur sur le sens de *primum* (cf. *supra*) : « qui en revient toujours aux mêmes faits ». Gaffiot, lui, est exact, comme nous l'avons vu.

puissance dans leurs causes comme la graine renferme en puissance ce qui doit en sortir.

Mais peut-être la meilleure conclusion sera-t-elle justement de relire la page entière : on y verra et le principe de démonstration de Quintus et son application aux deux genres de divination, « naturelle » et « méthodique », celle-ci plus directement éclairée par son analogie avec les prévisions astronomiques :

56, 127 : De plus, puisque tout est l'œuvre du destin — on le montrera ailleurs —, qu'on suppose un mortel dont l'âme pût pénétrer l'enchaînement général des causes : il serait assurément infaillible. Qui tiendrait en effet les causes des faits à venir tiendrait nécessairement du même coup l'avenir tout entier. Personne n'a ce pouvoir que Dieu. Il faut néanmoins laisser à l'homme de deviner l'avenir au moyen de certains signes révélateurs de ce qui les suit. Car ces faits-là, qui doivent arriver, ne surgissent pas soudain à l'existence ; mais, tel un cable qui se déroule, le temps s'écoule, qui ne crée rien de nouveau et dévide les faits l'un après l'autre. C'est ce que constatent à la fois ceux pour qui la divination est un don naturel et ceux qui par l'observation se sont fait un relevé du cours des choses. Ceux-ci ne discernent pas les causes elles-mêmes, ils en discernent cependant les signes et les caractéristiques ; et c'est l'usage, à leur endroit, de la mémoire, de l'attention, des renseignements des devanciers, qui permet la divination, dite méthodique, relative aux entrailles, aux éclairs, aux prodiges et aux signes célestes. — 128 : Il n'y a donc pas à s'étonner de ce que les praticiens de la divination devinent ce qui ne serait nulle part : tout existe bien, mais hors du temps présent. Et de même que les graines contiennent en puissance tout ce qui en sort, ainsi les causes enveloppent les faits à venir ; leur existence future est discernée par l'esprit en état de surexcitation ou libéré par le sommeil (voilà pour la divination naturelle), ou devinée par le raisonnement ou la conjecture (voilà pour la divination méthodique). Et de même que ceux qui sont au fait du lever, du coucher, de l'évolution du soleil, de la lune et des autres constellations déclarent bien à l'avance le moment où chacun de ces phénomènes doit se produire, de même ceux qui, grâce à une longue période d'expérimentation, ont relevé le cours des faits et la suite des événements, déchiffrent l'avenir, soit constamment, soit, si c'est difficile, dans la majorité des cas ; que si c'est encore trop demander, au moins quelquefois. — Voilà donc, avec quelques autres analogues, les arguments en faveur de la divination qui se déduisent de l'idée de destin.

Remy DE RAVINEL.